

Le triptyque de sainte Marie-Madeleine
Jean Poyer – vers 1500-1503
Eglise de l'Assomption de la Vierge Marie – Censeau



Un peu d'histoire...

C'est au terme d'une longue histoire mouvementée que cette œuvre majeure de la peinture française¹ se trouve aujourd'hui dans l'église de Censeau.

Peinte au tout début du XVI^{ème} siècle par Jean Poyer, enlumineur qui fut l'un des premiers à reprendre dans sa peinture le style des peintres italiens du tout début de la Renaissance, elle fut commandée par Jean IV de Chalon, Prince d'Orange pour orner la chapelle du couvent des Franciscains de Nozeroy, comme le laisse supposer la description faite par Gilbert Cousin, natif de Nozeroy et secrétaire d'Erasmus, dans son ouvrage *Description de la Haute-Bourgogne connue sous le nom de Comté*. Le triptyque aurait ensuite été démembré lors de la fermeture du couvent des Cordeliers et sa vente à l'Etat durant la Révolution. Il faudra attendre le tout début du XXI^{ème} siècle pour que le lien soit fait entre un tableau conservé dans les bâtiments du Conseil Général du Jura après avoir longtemps été dans l'église de Nozeroy et deux tableaux conservés dans l'église de Censeau, comme étant les trois éléments d'une même œuvre qui fut alors attribuée à Jean Poyer.

Ce préambule historique peut nous aider à expliquer le choix du sujet fait par Jean IV de Chalon. Ce prince comtois est, à une époque où les alliances familiales dépassent les frontières, le cousin germain de la duchesse Anne de Bretagne qui portait, dit-on, une dévotion toute particulière à sainte Marie-Madeleine. De plus Jean Poyer était fort lié à la cour de Bretagne.

Nous voyons donc la sainte représentée dans chacun des panneaux du triptyque.

Elle est présente dans le panneau de gauche, la *Prédication du Christ*, dans le panneau central, le *Repas chez Simon* et dans le panneau de droite, le *Noli me tangere* (*Ne me retiens pas*).

Regardons de plus près alors ces différentes représentations et la transformation qui s'y opère.

La Prédication du Christ

Jésus se tient debout, sous le portique du Temple de Jérusalem et il enseigne des hommes et des femmes venus l'écouter : apôtres assis (reconnaissables à leur auréole) les yeux levés vers leur Maître ; grands prêtres et anciens du peuple regroupés, faisant corps et le regard pour le moins interrogatif pour ne pas dire dur pour certains ; et enfin les femmes², séparées du groupe des hommes, auxquelles Jésus fait face et semble plus particulièrement s'adresser.



Les quatre évangélistes nous rapportent cet épisode et tous mentionnent l'interrogation des auditeurs quant à l'origine de l'autorité de celui qu'ils écoutent (Mt 21, 23-27 ; Mc 11, 27-33 ; Lc 20, 1-8 ; Jn 7, 10-30).

C'est dans l'évangile de Jean que la réponse est donnée : « Mon enseignement n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. » (v.16). Et c'est par la position de la main gauche de Jésus que Jean Poyer nous le signifie : l'index et le majeur pointés sur le cœur traduisent la double nature humaine et divine de Jésus et témoignent de son amour pour Celui qui l'a envoyé.



Le regard du Christ se porte sur Marie-Madeleine. Vêtue d'une magnifique robe de velours vert avec des manches à crevés, portant collier et ceinture dorés, elle a retenu sa chevelure dans un filet qui en laisse percevoir la magnificence. C'est une courtisane qui ose montrer ses cheveux en public alors que les autres femmes les cachent comme le demande la loi juive. Si le Christ la regarde, elle tourne la tête et regarde le groupe des anciens. Gênée ? Crainte ?...

Le Repas chez Simon

Jésus est à table. Il est en conversation avec son hôte³ tandis qu'à l'autre bout de la table les autres convives ne s'intéressent pas à lui. Le seul qui nous tourne le dos a repoussé son siège pour regarder ce qui se passe sous la table.



Il est vrai que cela est pour le moins surprenant !

Une femme, que la tradition a identifiée à Marie-Madeleine, s'est glissée aux pieds de Jésus et y a déposé un vase d'albâtre de grande qualité et richesse. Qualité et richesse qui tranchent avec ses vêtements simples et ses cheveux défaits.

Plus encore sa posture : prosternée, pleine d'humilité, presque écrasée par le poids de sa vie que l'on sait et qu'elle sait, dissolue, les mains jointes tendues dans un geste de prière. Elle sait qu'elle n'est pas la bienvenue pour les convives de ce repas à l'exception de Jésus. Comme le chien qui lui fait face, elle n'a aucune place. Mais comme le chien qui lui fait face, elle espère manger les miettes qui tombent de la table du Maître et obtenir la guérison (Mt 15, 21-28). Et cela n'a aucun prix comme le parfum qu'elle s'apprête à déverser sur les pieds de Jésus.



Et puisque qu'on parle argent, Jean Poyer n'a pas manqué de représenter un homme qui connaît le prix de la trahison : juste derrière le Christ, dans un mouvement diamétralement opposé à Celui qu'il va bientôt embrassé, lui tournant résolument le dos, Judas sort, quitte le repas en emportant une bourse bien pleine et rouge sang.

Anticipation de la Cène par ces actes, anticipation de la Passion par les paroles du Christ en réponse à l'indignation des disciples : « Laissez-la ! Pourquoi la tourmenter ? Il est beau, le geste qu'elle a fait envers moi. Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous, et, quand vous le voulez, vous pouvez leur faire du bien ; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Ce qu'elle pouvait faire, elle l'a fait. D'avance elle a parfumé mon corps pour mon ensevelissement. » (Mc 14, 6-8)

Le *Noli me tangere*

Nous sommes au matin de Pâques.

Le jour vient de se lever et l'air semble léger dans ce jardin.



Mais l'arrière-plan de la scène nous rappelle la violence de ce qui s'est passé non loin de là, trois jours auparavant. Ce sont bien trois gibets qui sont plantés sur la colline et qui sont gardés par un soldat ; seul celui du milieu ne porte plus le corps du condamné, contrairement aux deux autres, mais supporte une échelle qui a servi à descendre le supplicé après sa mort. Juste en-dessous, un tombeau dont la pierre qui le fermait est à terre, n'est éclairé que par la présence d'un ange dont la lumière troue l'obscurité. A l'entrée du tombeau, une femme se tient debout comme elle l'était au pied de la croix, les mains croisées sur la poitrine, retenant sa douleur de mère dans un acte de foi. Deux autres femmes repartent, se demandant ce qui a bien pu se passer puisque le corps qu'elles venaient embaumer n'est plus là.



Pourtant, la réponse est sous leurs yeux, sous nos yeux. Jésus est ressuscité ! Et c'est à Marie-Madeleine qu'il apparaît en premier ! Drapé d'un tissu blanc, il tient à la main une bêche et fait face à celle qui le prend pour le jardinier. Marie-Madeleine a les cheveux couverts contrairement à la scène du repas chez Simon, mais ils sont couverts par une simple coiffe et non par un filet comme dans la scène de l'enseignement au Temple : c'est le signe qu'elle n'est plus dans les filets de sa vie antérieure, qu'elle en est libérée ; c'est le signe qu'elle reconnaît et met en pratique

la Loi par amour pour Celui qu'elle peut regarder le visage levé puisqu'Il l'a relevée. Il a suffi qu'Il l'appelle par son nom⁴ pour qu'elle Le reconnaisse et qu'elle tombe à ses genoux, les mains ouvertes en signe d'actions de grâce et de joie.

Mais Jésus de sa main droite la tient à distance : *Noli me tangere*, ne me touche pas, ne me retiens pas... je ne suis pas encore monté vers le Père (Jn 20, 18)⁵. Marie-Madeleine doit entrer dans un autre regard, une autre relation. Son acceptation de ne pas mettre la main sur Jésus, sa conversion l'amènera à être celle qui annonce la résurrection du Christ aux Apôtres, à être l'apôtre des Apôtres.

Enseignement, repas, appel par son nom...

Aujourd'hui encore Jésus nous appelle par notre nom dans la prière, nous enseigne par la méditation de sa Parole et nous partage le pain de son Corps.

Comme Marie-Madeleine, nous pouvons Le reconnaître, et vivant comme Lui sous la conduite de l'Esprit, entrer dans une conversion, une transformation missionnaire pour être toujours et partout témoins d'un Dieu qui nous aime et nous relève, témoins de la joie de l'Évangile.



Bertane Poitou
Commission d'art sacré
Diocèse de Saint-Claude

¹ Depuis qu'il a été attribué à Jean Poyer, ce triptype a été présenté dans plusieurs expositions sur l'art de la Renaissance, tant en France qu'à l'étranger, notamment à Boston.

² Certains pensent que la présence dans ce groupe d'une femme portant un enfant pourrait être une allusion à Anne de Bretagne et de ses liens avec notre région. En effet, alors qu'elle avait, avec son mari, le roi de France Louis XII, déjà eu 6 enfants, tous mort-nés ou morts en bas âge, elle est venue en 1499 en pèlerinage à Saint-Claude dans l'espoir de donner naissance à un enfant que la mort ne prendrait pas. Son vœu est exaucé et elle donne naissance à une fille qu'elle prénomme Claude en remerciement, la future Reine Claude, femme de François Ier.

³ Dans sa description de ce tableau, Gilbert Cousin précise que c'est le Prince Jean IV de Chalon qui a servi de modèle à Jean Poyer pour peindre Simon, l'hôte du Christ.

⁴ Tout au long de la Bible, Dieu appelle par son peuple par son nom : Ne crains pas, car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi – Is 43, 1

⁵ « *Ne le saisissez pas. Ne le clouez pas. Ne le fixez jamais. Noli me tangere. Attendez qu'Il vous touche. Entendez qu'Il vous parle* ». (Valère Novarina – Conférence de Carême de Notre-Dame de Paris – 18 mars 2018)